

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 10

Artikel: Le rôle du "Conteur vaudois" dans l'histoire
Autor: Schabzigre, Aimé
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221705>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour le goûter. Que pouvait-elle offrir, au goûter ? Il y avait bien ce gâteau au raisiné, mais il était cuit de la veille, on ne pouvait pas l'offrir à des gens habitués à manger des bonnes choses.

— Vous avez l'air tout songe-creux, cousine Cécile, dit la grand'maman, je suis sûre que vous êtes fatiguée, nous avons eu tort de venir avant trois heures.

Mme Badoux protesta, aussi sincèrement que possible. Elle aimait bien ses cousines qui si souvent lui étaient venues en aide quand les enfants étaient petits en lui donnant des vêtements encore tout bons, et elle était fière aussi de l'amitié que lui témoignaient ces deux dames instruites et bien élevées, toujours si bien habillées. Non, réellement, elle ne pouvait pas leur offrir ce gâteau au raisiné, il fallait en tous cas cuire un saucisson. Si seulement Ida revenait, elle pourrait cueillir du rampon pour faire une salade, mais il ne fallait pas l'attendre avant la nuit noire. Le cousin racontait son dernier séjour à Paris. Huit ans plus tôt, Mme Badoux y avait été en voyage de noces. Ces quinze jours de vacances, les seules de sa vie active, lui avaient laissé un souvenir délicieux, et elle adorait entendre parler de la prestigieuse ville. Elle prêta l'oreille un instant, mais le souci du goûter la reprit vite. Oui, un saucisson et de la salade, du beurre et des confitures et peut-être des croûtes dorées. Ce serait un goûter bien campagnard. Si seulement Ida revenait pour cueillir du rampon.

Dès que la conversation fut bien établie, elle partit discrètement, mit un tablier et alla cueillir du rampon. Elle choisit le beau, et ce fut vite fait. Elle hésita à aller s'asseoir près des cousins pour le nettoyer, et prévoyant qu'on voudrait l'aider, et qu'il lui faudrait revenir chercher des tabliers et des couteaux, ce qui lui prendrait beaucoup de temps, elle l'éplucha bien vite à la cuisine. Elle entendait les enfants, les siens et ceux de la ville, qui, autour de la maison jouaient en criant comme des petits sauvages.

— Ils vont empêcher les garçons de faire la posée, se dit-elle, ça va les mettre de mauvaise humeur.

Le rampon fini, elle regarda la pendule pour savoir si elle avait le temps de retourner un moment près de ses visites. Oh ! comme il était tard ! Vite, elle monta au grenier décrocher un saucisson. Puis, songeant que hier tous les œufs avaient été vendus au marché, elle courut au poulailler. Mais il n'y en avait que trois. Quelles paresseuses que ces poules ! Il n'y avait pas de quoi faire beaucoup de croûtes dorées... juste pour les cousins. Bon, voilà qu'elle était montée au grenier et avait oublié de descendre un pot de confitures. L'esprit qu'on n'a pas à la tête... Elle monta de nouveau. Et alors, ce fut l'heure d'allumer le feu. Mais voilà qu'Ida, pressée de mettre sa robe du dimanche avait négligé d'apporter du petit bois. Promptement, il lui fallut monter sur le bûcher et jeter en bas un fagot. Cinq minutes plus tard, le feu flambait sous le saucisson qui doucement s'attendrissait dans la marmite. Mme Badoux, alors, débarrassa la table de la chambre pour y dresser le couvert. Pas croyable tout ce qu'on pouvait amonceler sur une table. Juste au moment où elle finissait de disposer les tasses, Eugène entra.

— Ecoute-voir, dit-il, il te vaut mieux mettre la table dehors, j'ai déjà porté les chevaux et le grand couvert, j'ai vu que ça faisait plaisir aux cousins.

— Oui, j'y ai bien pensé, mais je me suis dit que comme la grand'maman était plutôt sujette aux douleurs...

— Oh, elle dit qu'il fait bon chaud et qu'elle ne risque rien.

Mme Badoux soupira. Elle ramassa tout ce qu'elle avait disposé sur la table, refit son sourire un peu endommagé, et s'en fut dehors.

— On vous donne bien du travail, pauvre cousine Cécile, dit la grand'maman, laissez-moi vous aider un peu, je vais chercher le pain, je sais où vous le tenez.

Mais Mme Badoux ne tenait pas autrement à

ce que la grand'maman aille dans la cuisine. Hier, Ida était restée au champ jusqu'à la nuit, et n'avait pas eu le temps de faire briller les ustensiles qui avaient mauvaise façon. Elle se multiplia donc elle-même et vint à bout de tout. Tandis que les cousins, en s'exaltant, mangeaient le saucisson, elle fit les croûtes dorées puis, par convenance, s'assit trois minutes à table. Mais elle ne tenait pas sur sa chaise en pensant qu'elle n'avait encore soigné ni les poules ni les cochons et qu'il lui fallait aller mettre la table à la cuisine pour les deux garçons qui ne se souciaient pas de venir goûter en élégante société. De temps en temps, dans le fallacieux espoir d'y voir apparaître Ida, elle regardait la route, puis elle lançait un coup d'œil mécontent vers Juliette à qui elle n'avait pas eu le temps de mettre un tablier, et qui tachait sa robe du dimanche. Oui, il lui fallait absolument s'évader pour donner le souper aux garçons, Hermann devait être revenu de la laiterie. Seulement, voilà qu'ils sentiraient cette bonne odeur de croûtes dorées et qu'il n'y en avait plus pour eux... Si au moins il leur en restait chacun une. Mais non, voilà le cousin qui prenait la dernière. Enfin tant pis, ils auraient le gâteau tout pour eux. Oui, il fallait aller. Pourtant, elle aurait bien voulu rester encore un moment à table, elle était fatiguée, et la conversation était intéressante ; le cousin était un homme si instruit et Eugène savait le faire parler. Mais il fallait aller.

Elle s'éclipsa sans bruit et à la hâte, soigna bêtes et gens... Quand elle retourna au verger, les cousins se préparaient à partir. Le moteur ronflait déjà, on avait juste le temps de se faire des adieux et d'échanger des phrases aimables : « Quel plaisir nous avons eu... » « Quel plaisir vous nous avez fait... revenez bientôt ».

L'auto bourdonna comme un gros insecte, s'éloigna avec précaution, prit de la vitesse et s'enfuit. En soupirant, Mme Badoux rentra dans la cuisine. Il y avait partout de la vaisselle sale, et Ida n'était pas revenue. J.-L. Duplan.

BOUTADES

Un de nos amis, récemment arrivé à l'hôtel s'aperçoit après son court séjour qu'il a laissé son parapluie dans la chambre qu'il occupait... Il bondit à l'hôtel et s'adresse au gérant :

— Monsieur, voici mon nom... j'occupais ici il y a deux jours la chambre 45. J'y ai laissé mon parapluie.

— Désolé, monsieur, mais nous avons des ordres formels pour ne déranger à aucun prix le jeune ménage qui occupe actuellement la chambre 45.

— Mais, monsieur, pourtant...

— Montez, monsieur, mais à vos risques et périls.

Arrivé devant la porte du 45, notre ami hésite à frapper... indiscretement il prête néanmoins l'oreille, et voici ce qu'il entend :

— A qui c'est cette petite bouboche ?

— C'est à Kiki !

— A qui c'est, ces petits yeux-là ?

— C'est à Kiki !

Alors, il frappe à la porte, et dit :

— Quand vous en serez au parapluie, je vous reviens... il est à moi !... * * *

Les Durand habitent la banlieue... c'est leur droit. M. Durand a établi jusqu'ici le record de la perte des parapluies. Il a perdu le sien, celui de sa femme, celui de la bonne.

Madame Durand refuse énergiquement de lui en prêter à nouveau.

Dans le train qui l'emmène à Paris, M. Durand s'assied en face d'un vieux monsieur et à l'arrivée M. Durand — par mégarde — s'empare du dit parapluie... Protestation du monsieur...

— Je m'excuse, c'est par mégarde... rougit M. Durand.

— On dit ça ! rétorque aigrement le vieux monsieur.

Mais voici qu'en passant devant un grand magasin, M. Durand aperçoit une pancarte flamboyante :

OCCASION ! PARAPLUIES 9 fr. 95.

C'est à n'y pas croire - M. Durand entre, achète trois parapluies, pensant en avoir pour sa semaine. Et c'est, triomphant, qu'il monte dans le train de retour. Le même monsieur y est installé. Voyant M. Durand serrant dans ses bras ses trois parapluies, il sourit narquoisement :

— Bonne journée, hein ? * * *

Dans un grand restaurant. Brusquement un monsieur livide se précipite vers une table où dîne, solitaire, une fort jolie femme.

— Madame, vite, vite, indiquez-moi les lavabos !

La dame, alors, lève la tête et, indiquant une porte :

— Au fond de la salle, vous verrez une porte où est inscrit « Gentlemen »... et vous entrerez... quand même...

LE ROLE DU « CONTEUR VAUDOIS » DANS L'HISTOIRE



ES lecteurs du « Conteur » se souviennent peut-être de l'article paru le 24 avril 1926, dans lequel cet excellent journal rappelait l'adage *in vino veritas*, en assurant que les entretiens diplomatiques à Genève, de mars 1926, n'eussent pas abouti à un décevant fiasco si les matadors de la Société des Nations avaient discuté de leurs soucis et de leurs misères non pas autour de tasses d'un thé sans force et presque sans couleur, mais devant des verres remplis du nectar de nos vignes vaudoises. Le thé leur permit de minauder, de travestir leurs pensées, tandis que le vin de chez nous aurait mis à jour et leurs cœurs et leurs ténébreuses intrigues, à condition toutefois qu'aucun des participants à l'agape n'eût cherché à faire boire son partenaire, pendant que lui-même se serait, en fripon, abstenu de s'ingurgiter sa juste part. Je ne sais comment cet article parvint à la connaissance de M. Aristide Briand, le grand chef du Quai d'Orsay, à Paris, qui, trouvant l'idée fort judicieuse, s'empressa de la classer dans le monde touffu des souvenirs qu'il tient à conserver. En automne 1926, lors de la session de l'Assemblée de la Société des Nations, la chose lui revint à la mémoire et il voulut éprouver la méthode du « Conteur ». Le 17 septembre, il s'en fut de Genève, ainsi que chacun le sait, dîner à Thoiry en compagnie de son compère M. Stresemann, délégué de l'Allemagne. Le menu excellent fut arrosé des meilleurs crus de Bourgogne et sous l'influence généreuse des premières gorgées d'un vin dégusté en connaisseurs, nos deux ministres tombèrent d'accord d'abandonner un instant la rigidité officielle et de causer à cœur ouvert, sans grandes phrases et sans réticences habiles, comme deux hommes parfaitement bien intentionnés.

La presse de l'ancien et du nouveau monde s'est occupée à profusion des propos que l'on prétendait avoir été échangés à cette occasion, chacun prétendant en savoir plus que son voisin. Quant à nous, ce n'est pas cela qui nous intéresse, puisque nous ne désirons que connaître le résultat de la méthode préconisée par le « Conteur ». Une personne qui tient la chose de bonne source, nous assure que la recette remporta le plus franc succès. A Thoiry, les deux convives mettaient un soin particulier à absorber une dose égale d'alcool pour bien se prouver leur réciproque loyauté.

Au début, ce fut le représentant du Reich qui prit les devants ; ensuite, maître Aristide eut à cœur de se délecter le premier, car bien que leurs verres se vidassent en un rythme parfaitement cadencé, cela ne signifiait point que les ministres attirés de deux grands pays eussent cru devoir lever le coude avec simultanéité en se regardant dans les yeux, comme on le fait chez nous où, en outre, l'on n'oublierait jamais de trinquer avant chaque nouvelle lampée. Toujours est-il qu'au deuxième flacon, ces Messieurs se sentirent transplantés dans ces sphères où, attendris et confiants, l'on se fait des confidences, où l'on reconnaît que tout n'est pas parfait en ce bas monde, et où, en un mot, l'on communique dans la plus complète bienveillance.

Depuis cette heure d'intimité historique pas côté à côté dans les bocages de Thoiry, Briand connaît à fond Stresemann comme Stresemann pénétré du regard son ami Briand. « Mais ajoutait celui-ci tout récemment d'un air désillusionné, « les ministres des affaires étrangères de grands pays, même lorsqu'ils n'ont pas, comme moi, de femme légitime à leurs trousses pour leur dicter des ordres, se trouvent poursuivis de tout un harem de politiciens, de publicistes, sans compter les coteries qui agissent dans l'ombre, les ordres du jour péremptores des partis réunis en séances plénières, ou les gestes significatifs des chefs de file, lesquels font, les uns et les autres, continuellement pression sur la conduite de la politique. » Et Briand rappelait à ce propos le fait que Stresemann au retour de Thoiry se penchait amicalement vers lui, en lui disant :

— C'est dommage que l'on ne puisse pas at

ranger toute une succession de tête-à-tête en tout pareils à celui de ce jour. Chaque nouvelle rencontre serait réservée, en ligne descendante, aux deux plus féroces antagonistes de nos deux camps. Au 36^e tour, nous aurions la paix non pas seulement sur le papier, mais dans les cœurs, à condition, bien entendu, que chacun y mette autant de bonne volonté que nous-mêmes.

En souriant de ce sourire d'homme désabusé qui lui sied si bien, M. Aristide Briand ne put s'empêcher de répondre sans trop appuyer :

— Oui, mais, hélas, il n'y aurait pas de prix Nobel pour chacun ! *Aimé Schabzigre.*

La Patrie Suisse. — C'est un fascicule aussi varié qu'intéressant que le No 929 (29 février) de la « Patrie Suisse ». Il est, comme à l'ordinaire, richement illustré : voici tout d'abord les portraits de deux disparus : Marcel Brunet, emporté le 15 février par une avalanche, et Félix Dufour, qui a légué sa fortune à l'Etat de Vaud pour l'Enfance malheureuse et abandonnée ; ce sont ensuite trois colonels : Ed. Bordier, Ernest Lédérer et Isaac Secretan. De belles illustrations y évoquent la visite du roi d'Afghanistan à Berne, l'Ecole cantonale valaisanne d'agriculture à Châteauneuf, Brissago, Brenscino, Ronco, Aseona. L'art y est représenté par le portrait d'un « Jeune homme » qui a valu à Schimek le prix Harvey, par les médailles frappées en 1828 et 1928 pour commémorer l'introduction de la Réforme à Berne, par les fresques de Paul Bodmer au couvent de Frauenmünster à Zurich. On y trouve la suite des « Souvenirs d'Enfance » de Carl Spitteler, l'amusante page humoristique d'Evert van Muyden, la page de mode et celle des sports. R. T.

Un épouvantail. — Va voir à la cuisine... j'ai entendu du bruit... ça doit être des cambrioleurs...

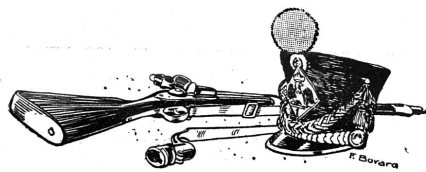
— Vas-y donc d'abord, Célestine... ta vue les effraiera !

Un commis gaffeur. — Vous dites que cette étoffe est à la mode ?

— Oui, madame, c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau.

— Et vous êtes sûr que la couleur ne s'altérera pas ?

— Oh ! non, je vous le garantis... la preuve, c'est que ce coupon est depuis trois ans dans la vitrine, et vous voyez que la teinte a tout son éclat.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY
(Suite.)

« Benavente est une petite ville entourée de hautes murailles et placée sur une éminence. Les bourgeois viennent visiter le camp et admirer nos baraques, faites de leurs seigles coupés.

« Guider del Campo. — Je reçois une paire de souliers. Ils me serviront pour la fête de l'empereur, que nous célébrerons après-demain 16 août, si les guérillas nous en laissent le loisir.

« 17 août 1809. — Nous avons célébré hier la fête de l'empereur. C'est-à-dire que nous avons fait une parade, de grandes manœuvres, des tirs à blanc. Notre colonel Tomasset nous a « joliment » tourmentés les trois quarts de la journée, sans nous donner à manger. Le soir, cependant, on nous a remis une ration complète de pain et de vin, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps.

« Le 2 septembre, arrive le capitaine de la 5^e compagnie. Il nous apporte de Lille en Flandre des capotes de toutes les couleurs. Quand le bataillon les a revêtues, nous ressemblons aux brebis de Jacob... Mais nous sommes au moins enveloppés. Nous restons ici six semaines. Beaucoup de mes camarades se font de bonnes amies.

« Depuis quelque temps, il nous manque des hommes. On ne pouvait savoir ce qu'ils étaient devenus. On finit par apprendre qu'un cabaretier de l'endroit les enrôlait pour le service de l'Espagne. L'homme est arrêté.

« Nous voyons passer tous les jours des moutons du roi, qui descendent des montagnes par troupeaux de cinq à six cents. Ce sont des mérinos. On ne peut rien voir de plus beau !

« Nous n'osons nous écarter du camp, par crainte des brigands qui pululent aux alentours.

« Sardagna. — Un coup de soleil me fait per-

dre la vue. Je suis obligé, pour me conduire, de tenir le pan d'habit de Rozin. Le chirurgien David, du 2^e régiment, me guérit au bout de quelques jours.

« Torquemada. — Mon caporal Chollet a été envoyé en mission dans un village à deux lieues d'ici. Il était accompagné de quatre hommes. Ils furent bien reçus par l'alcade (syndic) et les habitants. Mais à peine ont-ils posé leurs armes pour prendre part à un repas qu'on leur offre, qu'une centaine de brigands à cheval font irruption dans le village, forcent la maison où se trouvaient les nôtres, les font prisonniers, les emmènent à quelque distance, liés de cordes, et les fusillent.

« Sept voltigeurs d'une station voisine sont entourés par des brigands, pris et coupés en morceaux. Un seul peut s'échapper.

« Trente hommes cantonnés à Eraz, commandés par le lieutenant Guerry, de Lausanne, avaient été envoyés en découverte. Il faisait un épais brouillard. Ils se sont vu entourés par une colonne de guérillas. Mes amis Burnand, de Morges, Meyer, de Chevroux, et Perrey, de Chexbres, sont du nombre.

« Depuis que nous sommes entrés en Espagne, c'est-à-dire le 20 février 1808, jusqu'à ce jour, notre bataillon n'avait pas subi d'aussi grandes pertes que celles qu'il a éprouvées en ce seul mois de décembre 1809. On peut détruire une armée sans livrer de grandes batailles.

« 1^{er} janvier 1810. — Demierre, Tinguely et Rozin ont apporté hier soir deux seaux de bon vin. Nous avons fêté Saint-Sylvestre.

« Les 6, 7 et 8 janvier, nous avons vu défiler sur la grand-route une colonne de 30.000 Espagnols faits prisonniers à Baylen, et qui sont conduits en France. Beaucoup de ces malheureux, qui ne peuvent plus marcher, sont fusillés par l'arrière-garde de l'escorte.

« Zamora. — Nous sommes arrivés ici le 17. Nous nous trouvons trois bataillons suisses : un du 2^e, un du 4^e et le nôtre, du 3^e régiment.

« La ville est fermée par de hautes murailles. Le Douro passa au pied. De vastes plaines sans arbres l'entourent. Nombreuses guérillas dans les environs. Nous sommes parfois 48 heures de garde d'affilée, et la troisième nuit de piquet. On est mal nourri.

« 3 février. — J'entre dans les canonnières auxiliaires pour le temps que nous restons ici. Nous sommes huit Vaudois qui faisons le service avec les canonnières français. On nous promet trois réaux par jour de travail. Nous sommes bien mieux qu'au bataillon.

« Le 8 février arrive un convoi d'habillements neufs venant de Lille. On nous délivre un habit, un pantalon blanc de toile pour la grande tenue, des cordons pour les shakos et une capote de bon drap gris, deux chemises pour remplacer celles que nous avons volées aux paysans. Nous voilà cette fois montés comme des seigneurs !

« Toro. — Nous y restons huit jours, logés chez les bourgeois. J'y trouve un soldat du 39^e de ligne qui a logé chez mon père, à Crissier, en 1798, quand les Français marchaient sur Berne.

« Je subis deux jours d'arrêts pour avoir porté du bois « avec » mon habit neuf.

« Tinguely, grâce à la complicité d'un caporal, vend le même jour trois fois la même paire de souliers à des paysans. Quand la vente est conclue, le caporal, sous menace de dénonciation au commandant, fait rendre les souliers ; mais Tinguely ne rend jamais l'argent !

« Burgos. — Nous arrivons bien fatigués. Nous trouvons ici le bataillon de Berthier, prince de Neuchâtel. C'est la première fois que nous voyons ces soldats aux habits jaunes. Tous les Neuchâtelois que nous avons désertent pour les rejoindre.

« Léon. — Notre commandant nous défend de répondre en français à l'appel, qui a lieu sur la place, sous peine de deux jours d'arrêts. C'est la première fois qu'un tel ordre nous est donné.

¹ La division du général Dupont avait été enveloppée par les Espagnols et avait dû se rendre à discrétion. On ne voit pas comment les Français auraient pu faire 30.000 prisonniers. Sans doute, Bussy exagère.

On ne veut pas que nous soyons confondus avec les Français... »

Le 11 février, les Suisses sont surpris par les Espagnols, qui réussissent à pénétrer dans la ville et à occuper un couvent, où ils se barricadent. L'arrivée de l'ennemi avait été si soudaine que Bussy dut prendre les armes sans avoir eu le temps de se vêtir. Il descendit en chemise dans la cour de la caserne. Plusieurs assauts furent donnés au couvent occupé par les Espagnols. Dans l'une de ces attaques notre Vaudois fut légèrement blessé à la jambe droite. Les Espagnols durent finalement se retirer. Ils laissaient aux mains des Suisses 9 officiers et 80 sous-officiers et soldats.

« Ces prisonniers nous assurent que 800 hommes sont cachés dans la ville. Aussi devons-nous reprendre à l'ennemi plusieurs rues.

« On nous tire dessus de toutes les fenêtres. Nous enfonçons les portes et montons à l'assaut, baïonnette en avant. Nous trouvons des soldats qui se rendent comme des moutons. Dans la deuxième maison où j'entre avec le sergent Biller et Rozin, nous trouvons une douzaine de fusils anglais tout neufs que nous mettons en pièces. Nous faisons cinq prisonniers.

(A suivre.)

A. Roulier.

¹ D'après Schaller, cette surprise eut lieu le 7 juin 1810.

« **Le Gaucho** » au Théâtre Lumen. — Nouveau programme, nouvelle exclusivité : « Le Gaucho », merveilleux film artistique et dramatique à grand spectacle, avec, comme principal interprète Douglas Fairbanks, dans sa dernière et étourdissante création. Rappelons que « Le Gaucho » ne sera présenté en exclusivité au Théâtre Lumen que 7 jours seulement. Adaptation musicale spéciale, orchestre renforcé. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 11, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Encore une semaine pour laquelle il sera prudent de rentrer ses places à l'avance (téléphone 32.31).

Royal Biograph. — Le nouveau programme du Royal Biograph présente deux œuvres de réelles valeurs et de tout premier ordre : **La dernière Escalade**, splendide film dramatique avec comme principaux interprètes, la troublante Lya de Putti, Loïs Moran, Jack Mulhall. **Quel Séducteur !** second film, est une grande comédie comique avec, comme principale interprète Eddie Cantor.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCESSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue François

SERVICES DE TABLE

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%

Toutes opérations de banque

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste**

DODILLE

Rue Haldimand

LAUSANNE